

SÉNAT

Paris, le 21 mai 1908



ma chère marquise,

Vous me trouverez d'un opti-
misme ridicule. mais j'ai foi
dans la loi inéluctable des choses
qui condamne l'humanité, en édit
de ses erreurs et de ses fautes, à un
propre continu et indéfini. Seron
accorde que les électeurs n'ont pas
les n'ont pas répondu à nos vœux.
elles ont été la conséquence logique
de l'état d'opinion créé par les de-
testables discours de Tauris, les me-
naces hypocrites du ministère et l'a-
bâtissement de nos groupes de
gauche à la chambre. Mais elles
sont une leçon plus efficace qu'un
malheur. Et nous avons besoin pour
nous ressaisir de cette leçon qui ne se
rapas la dernière.

Mais on ne se trompe pas, en su-
geant que Clemenceau n'a rien à
craindre de la chambre. Quant au
Sénat, Maguin, qui ne se tient dans
le cabinet ^{plus} Caillaud, serait de l'avis
de le voir voter contre le gouverne-
ment, s'il n'apprenait de tant d'au-

la politique. Ce qu'il vous a dit
de Janicari est exact. Mais, en voyant
le montrant bien disposé envers le
ministère, il ne voit pas ni de quelle
la vraie raison de ses sentiments. Jani-
cari, comme son ami Rouvier, qui se
proposait de prendre la parole devant
et amicalement contre le rachat de
l'Orient, après un préambule d'agréable
et plein de confiance pour le cabinet,
est tout acquis à la concentration
des radicaux et gouvernement avec
les progressistes. La femme, qui ne
dit être une vertu tardive et respectueuse,
ne lui permettant pas une autre
attitude. Plus encore que son mari,
elle ne veut pas de Cambes et elle
ni a rapporté de cette sévère dévotion
des propos de saluer fort de nobles
jeants pour moi.
au fort Magnin pense maintenant
la-dessus comme Rouvier et Janica-
ri. Leur hostilité contre ma politique
que se convertit à merveille chez des
hommes que la nouveauté réjouit
épouvante, parce qu'ils n'ont rien
à y gagner. Ils sont donc de cœur
avec Clémenceau qu'ils estiment
capable de tout empêcher, après
avoir tout promis.

Je souhaite vivement que vous
 réunissiez dans le bon tour que
 vous méditez de jouer à la papauté.
 Il est bien certain que l'abbé Guis-
 sy, à l'imitation de Lamoignon,
 sera conduit fatalement à se de-
 barrasser du peu qui lui reste de
 la foi catholique. Ses connaissances
 de dogme et la clarté remarquable
 de son esprit en feront peu à peu
 religieux catholique un adversaire
 sans pitié. Or ce doit être le vain-
 creur de toutes les âmes droites et lui col-
 ler d'arracher au catholisme les
 faibles abêties par un enseignement
 déguisé. Avec quelques hommes
 comme Guis y pour agir en haut
 et par suite du recrutement d'ici
 en bas, la libération des esprits
 doit s'opérer rapidement. Je ne de-
 sire pas de voir assez longtemps
 pour voir le prêtre catholique com-
 me un phénomène rare et le trou-
 ver des fidèles réduits à quelques
 demi-douzaines de douairiers et
 de bourgeois, leur éducation en
 plus. —

Je n'ai pas connu, comme vous,
 les personnages illustres de notre

génération, parce que j'ai été
un des tard venus à la vie publi-
caine. C'est par la lecture seule que
j'ai été initié à leurs noms et à
leurs œuvres. Je n'en comprends pas
moins le regret profond que vous
ressentez de leur disparition. Je
mets que nous avançons dans
la carrière, les morts vont de plus
en plus vite, et les places sont prises
au fur et à mesure par des gens
qui ne les valent pas. Ainsi en est-
il de la littérature comme des au-
tres sphères de l'activité humaine.
Aussi le chagrin qui nous attache
aux disparus se double d'un peu
d'effroi en du moins de destruction
diminuée que nous nous voyons
succéder. Nous attendons depuis
trente ans à cette dégringolade des
chambres, et, pour comble de malheur,
il se rencontre de nos jours un es-
pèce de nouveau pour la personnification
l'accomplir.

Mais il se produira tôt ou tard un
retour à plus de moralité et d'honnê-
tété. C'est ma conviction, et, ne fût-
ce qu'à titre de consolation, je veux
m'y tenir.

Je quitte Paris jusqu'à mardi prochain,
sans avoir eu le temps d'avoir les trois
jours que j'ai passés ici d'aller camper
avec vous. Je vous embrasse, ma

Chère amie, avec toute la tendresse et l'affection de
celui qui vous aime et qui ne peut se séparer de vous.